**Les personnes (I) : l’esprit (et le corps)**

**Les personnes : descriptions physiques et descriptions psychologiques**

La description d’un événement par ses *causes* et celle d’une action par ses *raisons*

* l’avalanche a eu lieu parce qu’un rocher est tombé
* il est parti marcher en montagne parce qu’il voulait se changer les idées

Les personnes sont décrites par des prédicats physiques (taille, poids), biologiques (respiration, digestion) et psychologiques ou mentaux (croyances, désirs, sensations, imagination, raisonnement). On leur attribue notamment la faculté de se représenter le monde et de raisonner (combiner les représentations, tirer des conséquences)

On attribue à un animal des désirs portant sur un objet représenté (manger une proie). L’action animale (par exemple la chasse de l’antilope par la lionne) est expliquée par la combinaison des désirs et des croyances de l’agent.

Si l’on distingue les personnes, parmi les agents, c’est qu’on leur attribue une faculté supérieure de se représenter le monde, et donc des désirs également plus complexes. La rationalité semble aller de pair avec l’usage d’un langage, permettant la représentation d’objets éloignés (dans l’espace et/ou le temps), complexes, y compris la représentation de soi, ainsi que l’usage des liens logiques entre représentations, et donc la possibilité de réaliser des inférences.

Le comportement d’un agent rationnel est expliqué par ses *raisons d’agir* (pourquoi est-il parti dans la montagne ? – pour se changer les idées, il sait que le grand air lui fait le plus grand bien). Ses représentations et ses croyances complexes sont explicables par des *raisons de penser* qu’il en est ainsi (pourquoi pense-t-il que le grand air lui fait le plus grand bien ? – il a l’expérience : il a remarqué que cela avait été utile dans le passé / il a lu une étude sur l’influence de l’air de la montagne sur l’humeur).

**Deux géographies de l’esprit**

1. En partant du comportement observable et en attribuant (*à la troisième personne*) des *capacités*: de se représenter, de désirer, de raisonner. L’esprit comme ensemble de pouvoirs supérieurs du vivant, manifesté dans ses œuvres : actions rationnelles, artefacts, langage. C’est l’animal ou la personne qui a ces pouvoirs et réalise ces œuvres (Aristote). Mise en avant de la rationalité
2. En partant de la certitude immédiate, en *première personne*: mes sensations, mes pensées, mes désirs. Les *états d’esprit* plus certains que les états physiques ou que l’existence des autres esprits (dont la connaissance ne peut être que par inférence à partir du comportement, langage). C’est la *conscience* qui est connue et réalise les actions (Descartes). Mise en avant de la subjectivité
* Mentalisme : deux sphères distinctes, l’esprit est connu directement ou par inférence,
* Behaviorisme : l’esprit n’est rien d’autre que le comportement
* 3e voie

Faut-il penser qu’il y a des états d’esprit comme il y a des états physiques ?

Wittgenstein contre l’esprit cartésien, fantôme dans la machine

NB : sur « conscience », distinguer l’activité de représentation dont le *contenu* peut être communiqué (conscience intentionnelle), et la sensation immédiate, le *ce que ça fait* (conscience phénoménale)

**Critères de l’esprit - du mental**

* la conscience phénoménale : *ce que ça fait* (d’avoir mal aux dents, de manger du chocolat, de voir du bleu, d’être une chauve souris…).
* La conscience intentionnelle : contenu représenté (par exemple la désir de manger une tarte aux pommes a un contenu que la faim n’a pas, besoin vs désir) (critère de Brentano)
* La rationalité : manifestée dans les productions comme les clous, les montres, les villes, les livres

Le critère de la certitude (Descartes) porte sur la conscience phénoménale et aussi intentionnelle (je suis sûr que j’ai mal, je suis sûr que je crois que p)

**Le corps et l’esprit**

*Le dilemme*

• Interaction des états ou des événements mentaux et des états ou des événements physiques

* perception : action du monde physique sur l’esprit
* action intentionnelle : action de l’esprit sur le corps, puis sur le monde physique

• Idée d’une différence de nature entre propriétés, processus, états mentaux et physiques

• Principe ( ?) de clôture causale : seul un événement physique peut causer ou être causé par un événement physique

*Les positions*

* dualisme des substances : doit rendre compte de l’interaction
* dualisme des propriétés : doit rendre compte de l’émergence de propriétés irréductibles
* monisme idéaliste : Berkeley (voir Apparence et réalité)
* monisme physicaliste, théorie de l’identité : doit rendre compte du fossé explicatif
1. identité des types : les états physiques de même type sont identiques à des états mentaux de même type
2. identité des tokens : chaque état mental particulier est identique à un état physique particulier

**Arguments en faveur du dualisme des substances et/ou des propriétés**

*Argument direct : par la concevabilité d’une distinction et la nécessité de l’identité*

1. Un esprit (une chose pensante) peut être conçue/je peux me concevoir exister sans corps
2. Ce qui est concevable est possible (par la puissance de Dieu)
3. Donc, un esprit peut / je peux exister sans corps
4. Donc l’esprit n’est / je ne suis pas un corps [par 3 et définition de la distinction]

Discussion de (2) : Arnauld, et de l’inférence à (4) : Hobbes

Fortifier le passage de (3) à (4)

1. Si quelque chose est un corps, cela est essentiellement un corps [prémisse]
2. Donc, si je suis un corps, je suis essentiellement un corps [par a]
3. Si je suis essentiellement un corps, il n’est pas possible que j’existe sans qu’aucun corps n’existe [par définition de ‘essentiellement’]
4. Donc, je ne suis pas essentiellement un corps [par 3 et c]

(4) Donc je ne suis pas un corps [par b et d]

*Arguments indirects : par la propriété distinctive*

* L’irréductibilité de la perception aux propriétés mécaniques (Leibniz)
* L’universalité de l’intellection (Thomas d’Aquin)
* L’unité de la conscience (Descartes)
* L’irréductibilité de l’intentionalité primitive : Searle la chambre chinoise
* L’irréductibilité de la conscience phénoménale : argument épistémique de Jackson (Mary)
* Irréductibilité de la normativité : « je vais à la banque »

**L’esprit**

**Les pouvoirs de l’esprit**

**(1)** Disons donc, en guise de point de départ à l’examen, que l’animé se distingue de l’inanimé par le fait qu’il est en vie. Mais, comme le fait de vivre s’entend de plusieurs façons, nous prétendons qu’il y a vie là où se trouve ne serait-ce qu’une seule quelconque des manifestations telles que l’intelligence, la sensation, le mouvement local et le repos, ou encore le mouvement nutritif, dépérissement et croissance. C’est pourquoi l’on considère que tous les êtres qui se développent on également la vie, car, visiblement, ils ont en eux-mêmes la sorte de puissance ou de principe qui leur permet de suivre, dans leur croissance et leur dépérissement, des directions contraires (*De l’âme*, II, 1, 413a20-27)

**(2)** C’est donc en vertu de ce principe que la vie est dévolue aux vivants, bien que l’animal soit fondamentalement identifiable grâce au critère de la sensation. En effet, les êtres qui ne bougent pas et ne changent pas de place, mais qui sont doués de sensation, nous les appelons des animaux et pas seulement des vivants. Or le fondement de la sensation, dévolu à tous, est le toucher. Et, de même que la fonction nutritive peut être séparée du toucher et de toute sensation, de la même façon le toucher peut l’être des autres sensations. Mais nous appelons nutritive cette sorte de parcelle de l’âme que même les végétaux ont en partage, alors que, manifestement, les animaux possèdent tous la sensation tactile.(…) L’âme est le principe des manifestations qu’on vient d’évoquer et elle se définit par les fonctions nutritive, sensitive, cogitative et par le mouvement (413b1-13)

**(3)** De même que chez les plantes certaines parties segmentées ont manifestement la vie, même lorsqu’on les sépare l’une de l’autre, comme si l’âme qui se trouve en elles était réellement unique en chaque plante et potentiellement multiple, de la même façon, nous voyons que c’est aussi ce qui se produit, avec d’autres traits distinctifs de l’âme, dans le cas des insectes, lorsqu’on les sectionne : chacun des segments est, en effet, doué de sensation ainsi que de mouvement local. Or sensation implique représentation et appétit. Car là où il y a sensation, il y a également douleur et plaisir, et, dans ce cas, nécessairement aussi désir. Le cas de l’intelligence et de la faculté spéculative, cependant, n’est pas encore clair, mais il y a apparence que ce soit un genre d’âme différent. Et il se peut que lui seul soit séparé comme l’éternel du périssable (413b17-29)

**(4)** Il est évident que c’est en parlant de chacune des facultés qu’on s’exprime de la façon la plus appropriée sur l’âme. Mais la nécessité s’impose, à qui entend procéder à leur examen, de saisir ce qu’est chacune d’entre elles, pour, ensuite, porter ainsi la recherche sur ce qui leur est rattaché étroitement ou autrement. Or si l’on doit exprimer ce qu’est chacune d’elles (par exemple ce qu’est la faculté intellective, ou la sensitive ou la nutritive), il faut encore préciser au préalable ce qu’est le fait de penser, et ce qu’est le fait de sentir, parce que les facultés sont précédées par les actes et les actions, selon l’ordre logique (414a13-19)

**La conscience**

**(1)** Par le mot de penser, j’entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l’apercevons immédiatement par nous-mêmes; c’est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser. Car si je dis que je vois ou que je marche, et que j’infère de là que je suis; si j’entends parler de l’action qui se fait avec mes yeux ou avec mes jambes, cette conclusion n’est pas tellement infaillible, que je n’aie quelque sujet d’en douter, à cause qu’il se peut faire que je pense voir ou marcher, encore que n’ouvre point les yeux et que je ne bouge pas de ma place; car cela m’arrive quelquefois en dormant, et le même pourrait peut-être arriver si je n’avais point de corps; au lieu que si j’entends parler seulement de l’action de ma pensée ou du sentiment, c’est-à-dire de la connaissance qui est en moi, qui fait qu’il me semble que je vois ou que je marche, cette même conclusion est si absolument vraie que je n’en puis douter, à cause qu’elle se rapporte à l’âme, qui seule a la faculté de sentir ou bien de penser en quelque autre façon que ce soit. (Descartes *Principes* I art. 9, AT IX, 28)

**(2)** « il n’y a aucune de nos actions extérieures qui puisse assurer ceux qui les examine que notre corps n’est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu’il y a aussi en lui un âme qui a des pensées, excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion … Car, bien que Montaigne et Charron aient dit qu’il y a plus de différence d’homme à homme que d’homme à bête, il ne s’est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite qu’elle ait usé de quelque signe pour faire entendre à d’autres animaux quelque chose qui n’eût point de rapport à ses passions ; et il n’y a point d’homme si imparfait, qu’il n’en use ; en sorte que ceux qui sont sourds et muets inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu’elles n’ont aucune pensée, et non point que les organes leurs manquent. Et on ne peut dire qu’elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s’ils en avaient ». (Descartes, *A Newcastle*, 23 nov. 1646)

**La critique du fantôme dans la machine**

**(1)** Là où notre langage nous fait présumer un corps, alors qu'il n'y a pas de corps, là, aimerions-nous dire, il y a un esprit. (Wittgenstein, *Recherches Philosophiques* / PU § 36)

**(2)** Parallélisme égarant: la psychologie traite des processus dans la sphère psychique comme la physique dans sa propre sphère.

Voir écouter, penser sentir, vouloir, ne sont pas au même sens objets de la psychologie, que les mouvements des corps, les phénomènes électriques, etc., sont objets de la physique. Vous le reconnaîtrez au fait que le physicien voit ces phénomènes, les entend, les soumet à sa réflexion, nous les transmet, tandis que le psychologue observe les manifestations (le comportement) du sujet. (PU §571)

**(3)** Mais ce que vous dites-là ne revient-il pas à dire qu’il n’y a pas de douleur, par exemple, sans *comportement de douleur*? Cela revient à ceci: c’est seulement d’un être humain vivant et de ce qui lui ressemble (dans son comportement) on peut dire: il a des sensations, il voit, est aveugle, entend, est sourd, est conscient ou inconscient. (PU §281)

**(4)** Mon attitude envers lui est une attitude envers une âme. Je n’ai pas l’*opinion* qu’il a une âme.

La religion nous enseigne que l’âme peut subsister quand le corps s’est décomposé. Mais est-ce que je comprends cet enseignement ? Evidemment je le comprends – je puis m’imaginer maintes choses à ce sujet. Et d’ailleurs on a peint des tableaux de pareilles choses. Et pourquoi un tableau de ce genre n’aurait-il été qu’une interprétation imparfaite de la pensée exprimée ? Pourquoi ne remplirait-il pas la *même* fonction que la doctrine orale ? Or c’est la fonction qui importe ici.

Si l’image de la pensée dans la tête a pu s’imposer à nous, pourquoi pas l’image de la pensée dans l’âme ?

Le corps humain est la meilleure image de l’âme humaine. (PU II, p. 178)

**L’intentionnalité caractéristique du mental** (Brentano)

Tout phénomène psychique est caractérisé par ce que les Scolastiques du Moyen Age ont appelé l’“inexistence intentionnelle” (ou encore mentale) d’un objet, et ce que nous pourrions encore appeler bien qu’avec des expressions quelque peu équivoques, la relation à un contenu, l’orientation vers un objet (sans qu’il faille entendre par là une réalité), ou l’objectivité immanente. Tout phénomène psychique contient en lui-même quelque chose comme objet bien que chacun le contienne à sa façon. Dans la représentation c’est quelque chose qui est représenté, dans le jugement c’est quelque chose qui est admis ou rejeté, dans l’amour quelque chose qui est haï, dans le désir quelque chose qui est désiré, et ainsi de suite. (Brentano, 1944, p. 102).

**La distinction de l’esprit et du corps**

**Argument direct**

**Descartes (**Méditation VI § 15, cf. Principe I, 60)Et premièrement, parce que je sais que toutes les choses que je conçois clairement et distinctement, peuvent être produites par Dieu telles que je les conçois, il suffit que je puisse concevoir clairement et distinctement une chose sans une autre, pour être certain que l’une est distincte ou différente de l’autre, parce qu’elles peuvent être posées séparément, au moins par la toute puissance de Dieu ; et il n’importe pas par quelle puissance cette séparation se fasse, pour m’obliger à les juger différentes. Et partant, de cela même que je connais avec certitude que j’existe, et que cependant je ne remarque point qu’il appartienne nécessairement aucune autre chose à ma nature ou à mon essence, sinon que je suis une chose qui pense, je conclus fort bien que mon essence consiste en cela seul, que je suis une chose qui pense, ou une substance dont toute l’essence ou la nature n’est que de penser. Et quoique peut-être (ou plutôt certainement, comme je le dirai tantôt) j’ai un corps auquel je suis très étroitement conjoint ; néanmoins, parce que d’un côté j’ai une claire et distincte idée de moi-même, en tant que je suis seulement une chose qui pense et non étendue, et que d’un autre j’ai une idée distincte du corps en tant qu’il est seulement une chose étendue et qui ne pense point, il est certain que ce moi, c’est-à-dire mon âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement et véritablement distincte de mon corps, et qu’elle peut être ou exister sans lui.

**Arnauld :** Posons que quelqu’un sache que l’angle au demi-cercle est droit, et partant, que le triangle fait de cet angle et du diamètre du cercle est rectangle ; mais qu’il doute et ne sache pas encore certainement, voire même qu’ayant été déçu par quelque sophisme, il nie que le carré de la base d’un triangle rectangle soit égal aux carrés des côtés, il semble que, par la même raison que propose Monsieur Descartes, il doive se confirmer dans son erreur et fausse opinion. Car, dira-t-il, je connais clairement et distinctement que ce triangle est rectangle ; je doute néanmoins que le carré de sa base soit égal aux carrés des côtés ; donc il n’est pas de l’essence de ce triangle que le carré de sa base soit égal aux carrés des côtés. (...) Je ne vois pas ce que l’on peut ici répondre, si ce n’est que cet homme ne connaît pas clairement et distinctement la nature du triangle rectangle. Mais d’où puis-je savoir que je connais mieux la nature de mon esprit, qu’il connaît celle de ce triangle ? Car il est aussi assuré que le triangle au demi-cercle a un angle droit, ce qui est la notion du triangle, que je suis assuré que j’existe, de ce que je pense. (...) pourquoi peut-être ne me trompé-je pas aussi, en ce que je pense que rien autre chose n’appartient à ma nature (que je sais certainement et distinctement être une chose qui pense), sinon être une chose qui pense ? vu que peut-être il est aussi de mon essence, que je sois une chose étendue. (Quatrièmes objections, p. 638–639).

**Hobbes**: Je suis une chose qui pense. C’est fort bien dit car, de ce que je pense, ou de que j’ai une idée, soit en veillant, soit en dormant, l’on infère que je suis pensant : car ces deux choses, *Je pense et je suis pensant*, signifient la même chose. De ce que je suis pensant, il s’ensuit que *je suis*, parce que ce qui pense n’est pas rien. Mais où notre auteur ajoute : *c’est-à-dire un esprit, une âme, un entendement, une raison*, de là naît un doute. Car ce raisonnement ne me semble pas bien déduit, de dire : *je suis pensant*, donc *je suis une pensée*; ou bien *je suis intelligent*, donc *je suis un entendement*. Car de la même façon je pourrais dire : *je suis promenant*, donc *je suis une promenade*. Monsieur Descartes prend donc la chose intelligente et l’intellection, qui en est l’acte, pour une même chose qui entend et l’entendement, qui est une puissance ou faculté d’une chose intelligente. Néanmoins tous les philosophes distinguent le sujet de ses facultés et de ses actes, c’est-à-dire de ses propriétés et de ses essences, car c’est autre chose que la chose même *qui est*, et autre chose que son *essence*. Il se peut donc faire qu’une chose qui pense soit le sujet de l’esprit, de la raison, ou de l’entendement, et partant, que ce soit quelque chose de corporel, dont le contraire est pris, ou avancé, et n’est pas prouvé. Et néanmoins c’est en cela que consiste le fondement de la conclusion qu’il semble que Monsieur Descartes veuille établir. (Troisièmes objections, objection seconde)

**Arguments indirects à partir d’une propriété distinctive**

**Leibniz :** On est obligé d’ailleurs de confesser que la *Perception* et ce qui en dépend est *inexplicable par des raisons mécaniques*, c’est-à-dire par les figures et par les mouvements. En feignant qu’il y ait une machine, dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception, on pourra la concevoir agrandie en sorte qu’on y puisse entrer comme dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera en la visitant au-dedans que des pièces qui se poussent les unes les autres, et jamais de quoi expliquer une perception. Ainsi, c’est dans la substance simple et non dans le composé ou dans la machine qu’il la faut chercher. Aussi n’y a-t-il que cela qu’on puisse trouver dans la substance simple, c’est-à-dire les perceptions et leurs changements. C’est en cela seul aussi que peuvent consister toutes les actions internes des substances simples (*Monadologie* §17)

**Thomas d’Aquin** *Somme de théologie* I, q. 75, a. 2 : Il est nécessaire de dire que ce qui est le principe de l’opération intellectuelle, que nous appelons âme de l’homme, est un principe incorporel et subsistant. Il est manifeste, en effet, que l’homme peut connaître par l’intellect la nature de tous les corps. Or, ce qui peut connaître quelque chose ne doit rien en avoir dans sa propre nature: ce qui serait naturellement en lui empêcherait la connaissance des autres choses; tout comme nous voyons que la langue du malade qui est chargée d’humeur bilieuse et amère ne peut pas percevoir quelque chose de doux, mais tout lui semble amer. Par conséquent, si le principe intellectuel avait en soi la nature d’un corps, il ne pourrait pas connaître tous les corps. Or, tout corps a une nature déterminée. Il est donc impossible que le principe intellectuel soit un corps.

Et de la même façon, il est impossible qu’il pense par un organe corporel: car la nature déterminée de cet organe corporel empêcherait aussi la connaissance de tous les corps; de même que si une couleur déterminée n’est pas seulement dans la pupille mais dans un vase de verre, le liquide qui y est versé semble de la même couleur.

 Le principe intellectuel, que nous appelons esprit ou intellect, a donc une opération par soi, à laquelle le corps n’a pas de part. Or, rien ne peut opérer par soi, sinon ce qui subsiste par soi. En effet, seul ce qui est un étant en acte peut opérer, c’est pourquoi une chose agit selon la manière dont elle est. C’est pourquoi nous ne disons pas que c’est la chaleur qui chauffe, mais que c’est le <corps> chaud. Reste donc que l’âme humaine, appelée intellect ou esprit, est quelque chose d’incorporel et de subsistant.

**Descartes** (Méditation VI, AT IX, 68): Il y a une grande différence entre l’esprit et le corps, en ce que le corps, de sa nature, est toujours divisible, et que l’esprit est entièrement indivisible. Car en effet, lorsque je considère mon esprit, c’est-à-dire moi-même en tant que je suis seulement une chose qui pense, je n’y puis distinguer aucunes parties, mais je me conçois comme une chose seule et entière. Et quoique tout l’esprit semble être uni à tout le corps, toutefois un pied, ou un bras, ou quelqu’autre partie étant séparée de mon corps, il est certain que pour cela il n’y aura rien de retranché de mon esprit. Et les facultés de vouloir, de sentir, de concevoir, etc. ne peuvent pas proprement être dites ses parties : car le même esprit s’emploie tout entier à vouloir, et aussi tout entier à sentir, à concevoir, etc. Mais c’est tout le contraire dans les choses corporelles ou étendues : car il n’y en a pas une que je ne mette aisément en pièces par ma pensée, que mon esprit ne divise fort facilement en plusieurs parties et par conséquent que je ne connaisse être divisible. Ce qui suffirait pour m’enseigner que l’esprit ou l’âme de l’homme est entièrement différente du corps, si je ne l’avais déjà d’ailleurs assez repris.

**Insatisfaction devant la réduction**

S. Kripke « Le matérialisme doit, à mon sens, soutenir qu’une description physique du monde est une description *complète*, que tout fait mental est « ontologiquement dépendant » des faits physiques (c’est-à-dire en découle par nécessité). Aucun théoricien de l’identité n’a, que je sache, présenté un argument convaincant contre le sentiment intuitif selon lequel ce n’est pas le cas » (*Naming and Necessity*, lecture III, trad. fr. *La logique des noms propres*, Minuit, 1980, p. 144).

T. Nage : « Il semble bien qu’il y ait deux sortes de choses très différentes qui arrivent dans le monde : celle qui font partie de la réalité physique et peuvent être observées de l’extérieur par un grand nombre de personnes différentes et les autres, qui font partie de la réalité mentale, dont chacun fait l’expérience, dans son propre cas

… Les raisons qui militent contre une théorie purement physique de la conscience sont suffisamment solides pour qu’il soit vraisemblable qu’une théorie physique qui embrasserait l’ensemble de la réalité soit impossible » (*Qu’est-ce que tout cela veut dire ?* 36)